

## UNE EPISTEMOLOGIE EMPIRIQUE DE L'URBANISME EST ELLE POSSIBLE ?

**Dans ce premier texte j'ai voulu essayer de pousser jusqu'au bout l'hypothèse de la faisabilité d'une épistémologie empirique de l'urbanisme à la lumière de la sociologie des sciences. J'ai aussi tenté de donner ma propre lecture des discussions du groupe d'organisation et de coordination (Philippe Genestier, Gérard Baudin, Viviane Claude, Yankel Fijalkow). Ce texte livré à la discussion commune a pour but essentiel de provoquer de nouvelles questions.**

On définit habituellement l'épistémologie comme l'étude des conditions de validité d'un discours ou d'une démonstration, ou de manière élargie comme une *épistémè* c'est à dire l'état d'esprit, de mentalité et de culture d'un groupe social historiquement et géographiquement situé. L'épistémologie de l'urbanisme que l'on peut développer peut répondre à ces deux acceptions. En effet, l'urbanisme comme discipline positive empruntant ses méthodes à celles des sciences sociales est susceptible d'une réflexion sur ses présupposés implicites, ses moyens de démonstration et ses méthodes. D'une autre façon, l'urbanisme peut être aussi perçu comme un mode d'action de la puissance publique, spatialisé et planificateur, ce qui effectivement répond d'une *épistémè*. Enfin, on ne saurait isoler ces deux tendances de l'analyse épistémologique de l'urbanisme dans la mesure où *l'épistémè urbanistique* de l'action publique est inséparable de l'urbanisme comme science positive.

Mais poser le principe d'une étude épistémologique de l'urbanisme, n'élucide pas pour autant la question des conditions matérielles et pratiques de celle-ci : en effet, étudier l'urbanisme comme science et action conduit à poser l'urbanisme comme un objet d'étude et dès lors à se heurter à des choix théoriques et méthodologiques. Quels sont -ils ?

Dans la perspective de l'épistémologie empirique que nous proposons trois perspectives nous semblent possibles et historiquement datées dans le cadre assez général d'une sociologie de la connaissance.

### I. TROIS PERSPECTIVES POSSIBLES

#### 1- La discipline urbanistique comme effet du système social.

La science comme produit social répond à un thème fondateur de la sociologie de la connaissance. Certes on a un peu mis de côté l'hypothèse Durkheimienne d'un lien entre progrès de la connaissance et progrès de la société<sup>i</sup>. On ne s'attache plus à savoir si l'élargissement de la conscience collective conduit à une diminution du relativisme. Ce n'est pas le caractère collectif de la connaissance qui fonde sa validité. Néanmoins, on peut toujours considérer avec Marx qu'il existe une fonction sociale de la connaissance. La sociologie de la connaissance est dès lors une théorie des conditions sociales de la pensée.

Selon Gurvitch<sup>ii</sup> on peut dès lors étudier comment tel ou tel cadre social accentue tel ou tel aspect du savoir. C'est l'étude des corrélations fonctionnelles entre différents types de connaissance et divers cadres sociaux : sociétés globales, groupements particuliers, etc. Ainsi, à condition de distinguer les objets du savoir (connaissance perceptive de l'extérieur, d'autrui et des sociétés, technique, politique, scientifique, philosophique, etc.), et les orientations

méthodologiques (mystique ou rationnelle, empirique ou conceptuelle, positive ou spéculative, intuitive ou réflexive, symbolique, etc), la sociologie de la connaissance observe comment tel ou tel cadre social favorise tel ou tel genre et de forme de connaissance et constitue ainsi un système de connaissance. Ainsi, toutes les idées, mêmes vraies, sont influencées par le domaine social.

En parallèle on peut considérer qu' une pensée est idéologique lorsque sa fausseté est liée à une position ou fonction sociale. Ce qui permet de donner à l' approche Bachelard<sup>iii</sup> de la rupture sa pertinence. Mais qui permet aussi de se demander comment on peut se persuader des idées fausses, ou comment celles-ci s' avèrent finalement nécessaires dans le fonctionnement d' une société.

On voit bien comment ces considérations peuvent s' intégrer à une réflexion sur l'urbanisme, comme perspective spatialisante et planifiante, d' éléments économiques et sociaux. Sur un plan historique, faire l' histoire de cette représentation particulière du monde social qui aboutit au repérage de "quartiers difficiles", à des plans. Dans une perspective plus actuelle, comment par exemple on peut privilégier l' étude la solidarité verticale des groupes sociaux dans une société salariale et développer l' étude des solidarités horizontales dites "communautaires" dans les cités. Bref, il semble bien qu' il n' est guère possible de développer une réflexion sur les outils conceptuels de l' urbanisme sans en faire l' histoire, ce qui ne peut se passer bien sûr d' une étude des relations de l' action urbanistique avec la ville existante.

## **2- La discipline urbanistique comme système social**

L' étude de chacun des domaines de l' urbanisme, science et action, peut être menée séparément et nous ne manquons pas à cet égard de recherches sur la naissance de l' urbanisme comme science, ou de l' urbanisme comme pratique planificatrice. Mais, l' examen du contexte de la science ne suffit pas, il faut également, sinon l' on s' attache à la falsification des théories, cerner le *contexte de justification*, pour reprendre Popper et le développement d' une certaine sociologie des sciences. Celle-ci peut nous conduire à observer la science comme un système d' acteurs, qui se rapprocherait des systèmes bureaucratiques si bien que l' on peut se demander s' il ne serait pas pertinent d' observer la science et les scientifiques avec les lunettes de l' action ? Bref, pour citer un mot de Bourdieu "*les agents sont agités*", mais il s' agirait alors de savoir par qui, comment et pourquoi.

En reprenant Merton<sup>iv</sup> il semblerait que la science comme système d' institution sociale repose sur des règles normatives d' universalisme, communalisme, désintéressement et scepticisme organisé. Ces règles seraient encadrées par un système de gratification symbolique, et de contrôle social exercé par les pairs. Un simple regard autour de soi nous démontre que ces règles sont plutôt idéales, si l' on observe les pratiques de concurrence, de secret ou même de fraude. Néanmoins il existe un ordre social de la science : les recherches de Latour<sup>v</sup> ont montré l' existence de systèmes d' échange, de cycles de crédibilité où le capital scientifique se trouve être le produit -ou le contre don- d' une reconnaissance symbolique, pouvant entraîner des réinvestissements matériels. Les réseaux sociaux de la science permettent d' analyser les processus de construction des cycles de crédibilité.

L' urbanisme est dans ce cadre aisément repérable comme une institution sociale scientifique, régie par des normes aussi encadrées et transgressées que celles énoncées par Merton. Une histoire des grands centres de recherche urbaine montrerait comment ici également est réinvesti le capital scientifique socialement reconnu. Mais justement, il me semble que la

spécificité de la discipline urbanisme mériterait une approche plus attentive : d' une part parce que l' urbanisme est un composé de disciplines déjà existantes, ayant leur propre régulation scientifique- d' autre part parce que le cycle de crédibilité est plus court que dans d' autres disciplines, la commande étant souvent très proche de la recherche : pensons aux bureaux d' études, aux missions de la recherche, aux circulations des personnalités, experts. Enfin, on ne peut non plus écarter le développement des segments professionnels dans l' urbanisme, à partir non seulement de disciplines ou d' hybridation de disciplines mais aussi d' interfaces entre commande et recherche. Dans ce cadre, les processus d' accréditation s' avèrent peut être plus complexes que ceux des sciences dures, si bien que le contexte de justification des théories est plus difficile à saisir.

### **3- La discipline urbanistique comme acteur social**

Savoir d' action, savoir sur l' action, savoir pour l' action... Considérer la discipline urbanistique comme un acteur social revient à poser l' hypothèse d' une efficacité de la description sur l' action, que nos cités scientifiques ont fortement encouragées du fait même de l' hybridation du savant et du politique. Il suffit de songer à la culture statistique des politiques.

Dans ce cadre, celui de l' étude des argumentaires croisés du scientifique et du politique, la notion de paradigme importée de Kuhn<sup>vi</sup> peut être utile. Selon celui-ci un paradigme est un modèle de pensée transmis par apprentissage, composé d' éléments hétérogènes qui structurent la manière de voir le réel et de faire la science, qui correspondrait à une forme de vie et de structure sociale, à une tradition normative, influente sur les plans cognitifs. Les paradigmes sont incommensurables. Ce point de vue relativiste selon lequel la science est un système de croyance parmi d' autres, est certainement à la base des théories de la construction sociale de la science conduisant à chercher les boîtes noires (on constate alors l' existence de frontières disciplinaires âprement négociées, de maigres séparations entre faits et opinions..) à débusquer de conventions sociales acquises. Mais si les résultats scientifiques ont une efficacité sociale ce relativisme s' étend aussi à l' application de la science.

Ainsi, le modèle de Kuhn s' est non seulement élargi aux sciences sociales mais encore à tout ce qui concerne l' action publique. En effet à mesure que la science a élargi sa domination sur la vie quotidienne, on a pu considérer plus largement les phénomènes de coopération entre des individus appartenant à des mondes sociaux ou techniques différents. Selon Callon<sup>vii</sup>, la construction d' une réalité commune entre ces individus s' opère par des luttes au sein desquels les acteurs tentent d' imposer leur point de vue. Des phénomènes de traduction s' opèrent pour coordonner des acteurs opérant dans des registres distincts. Ainsi se définissent des points de passage obligés entre acteurs, ce qui implique des déplacements et détours à consentir. Le résultat de la traduction est l' *intéressement* qui conduit à imposer aux autres acteurs une autre identité. Ce processus peut aboutir à l' *enrôlement* qui conduit à faire participer les individus à un réseau global identifiable dans sa globalité comme *acteur-réseau* . Pour consolider un acteur réseau, on soulignera l' importance des objets de médiation et des techniques (le dessin, la cartographie, la statistique...) <sup>viii</sup> .

Dans le cadre de l' urbanisme et notamment des sciences humaines, les processus d' intéressement et d' enrôlement sont identifiables au sein même des recherches qui se donnent pour objet l' étude de professions ou de segments professionnels, construits à partir d' objets communs et visant une reconnaissance de l' ensemble des membres, vis à vis du groupe constitué et des tiers. De la même façon, on peut s' interroger sur la manière dont des techniques par exemple la statistique peuvent devenir des points de passages obligés de la

problématique. En outre, les mots, termes et catégories servent encore plus fondamentalement de ciment à ces processus de problématisation commune.

## II. L' ETUDE DES CATEGORIES COMME FONDEMENT EMPIRIQUE

En urbanisme certains lieux servent d' interfaces, bureaux d' études, missions officielles de la recherche si bien qu' on se trouve en présence de réseaux sociotechniques (...). Dans ces univers les mots, concepts, notions, circulent, se transforment, sont traduites. A l' arrière plan de ces mots, des catégories, catégories de pensée, catégories d' analyse, catégories de l' action ? Comment repérer les catégories qui fondent l' analyse, la pensée et l' action ? Peuvent-ils permettre de déceler des paradigmes ?

Mais d' abord qu' appeler catégorie

On peut les poser à l' instar d' Aristote comme une description de l' expérience : substance, quantité, qualité, relation, lieu, temps, position, possession ou état, action, passion. Ces catégories ont une vocation de concret, ce sont des concepts primitifs, des conditions de possibilité de toute connaissance. Bref, si l' on admet la co naturalité de la pensée et du langage les catégories nous semblent révéler une mise en ordre de l' expérience, et de ce fait déterminent les conditions de sa signification.

Si l' expérience urbaine intègre bien sûr chacune des catégories aristotéliennes, il n' en reste pas moins vrai qu' elle conduit à créer d' autres catégories qui peuvent être efficaces dans la constitution d' un paradigme. On peut par exemple envisager que le terme *insalubrité*, traduit une expérience concrète de la ville, commune à un ensemble d' acteurs, susceptible de permettre l' apparition d' un paradigme écolo éthologique. C' est finalement un consensus relativement commun que l' idée que les formes spatiales -qu' il s' agisse du surpeuplement des appartements ou de l' étroitesse des rues, l' absence de lumière, puisse avoir des effets sur la santé publique, mais aussi sur les comportements sociaux, de telle manière qu' elles se composent dans des formes sociales globales, empilant des caractéristiques diverses (décès tuberculeux, petits logements obscurs, alcoolisme, célibat, faible natalité, marginalité migratoire, conscience de classe ouvrière, etc...) repérable spatialement et qu' on désigne alors à Paris au début du siècle sous le terme d' *îlot insalubre tuberculeux*<sup>ix</sup>. C' est le milieu qui fait vice écrit le vicomte d' Haussonville en 1878. Ce qui n' est guère très éloigné d' *anœur écologique* qui pour reprendre l' expression de Raymond Boudon conduit à inférer les propriétés collectives à des individus insérés dans ces unités collectives. Or, ce problème méthodologique profondément ancré dans le schéma conceptuel de l' urbanisme, nous semble qualifiable de paradigme en tant que modèle de pensée acquis et efficace sur le plan scientifique (-les aires morales de l' Ecole de Chicago y participent pour une part) et politique (-voir les modèles d' action communautaire).

En définitive, de la même façon qu' on pourrait étudier la circulation de notions comme celles de *lien social*, de *médiation*, de *partenariat*, d' *identité*, de *mémoire*, de *paysage*, il est possible de s' attacher à un terme comme l' insalubrité et d' essayer d' y percevoir une vision du monde, de l' expérience urbaine et souvent de la réalisation matérielle de la ville. Ceci revient en partie à voir comment on passe des catégories descriptives, aux catégories analytiques et opérationnelles. Bref, comment les actes de connaissances se construisent et aboutissent, ou

non, à des actions. Ceci revient en définitive à rechercher les processus d' acceptation des mots et des idées provenant des sphères de la décision et/ ou de la recherche.

A l' issue de cet exemple on peut se demander s' il est possible de repérer d' autres paradigmes ? Sont ils heuristiques ? A ce titre quelques propositions programmatiques pourraient guider nos débats :

- 1- S' interroger sur les fondements d' une action ne peut écarter une recherche des éléments de connaissance dont disposent les acteurs de celle-ci, et des modes de constitution de cette connaissance.
- 2- L' urbanisme se trouve comme effet social et système social, ayant des effets sociaux. Situation paradoxale de l' urbanisme comme science et pratique, carrefour disciplinaire ce qui implique des modes particuliers de construction du savoir et de l' action.
- 3- Dans ce cadre importance des stratégies paradigmatiques des acteurs et des producteurs de savoirs dans l' urbanisme. Rôle fondamental des mots.
- 4- Importance du thème d' une épistémologie de l' urbanisme comme *référentiel* de l' action publique avec in fine une question : la ville est il encore enjeu pour ce référentiel et si oui quelle est la place du logement (et de ces différentes dimensions, habitat, domicile...) dans ce référentiel ?

Yankel FIJALKOW  
CRH/LOUEST

---

#### REFERENCES :

- <sup>1</sup> DURKHEIM E. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*
- <sup>2</sup> GURVITCH G. *Problèmes de sociologie de la connaissance* in *Traité de sociologie*
- <sup>3</sup> BACHELARD G. *Le nouvel esprit scientifique*
- <sup>4</sup> MERTON R.K *The sociology of science* University Press of Chicago 1973
- <sup>5</sup> LATOUR B. *Le métier de chercheur*, INRA, 1994
- <sup>6</sup> KUHN *Les révolutions scientifiques*
- <sup>7</sup> CALLON *Coquilles Saint Jacques*, CIS
- <sup>8</sup> VINCK *Sociologie des sciences* Colin, 1995
- <sup>ix</sup> FIJALKOW Y. *La construction des îlots insalubres Paris 1850-1945* l' Harmattan 1999
- <sup>x</sup> BOUDON R. "Propriétés individuelles et propriété collectives. Un problème d' analyse écologique" *Revue Française de Sociologie* 1963